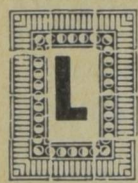


Les allumettes



Le père du petit Gabriel aime le vin : il est au cabaret. Sa mère aime la danse : elle est à l'assemblée. Aussi, ce soir-là, dans la maison déserte et sombre, le petiot est resté seul à pleurer dans son berceau.

En passant dans le chemin pour se rendre à la fête, avec sa coiffe de dentelle et sa jupe à galon d'argent, Aliette, la petite voisine, a entendu les sanglots de l'enfant. Elle est entrée, et maintenant, assise sur l'escabelle, elle fredonne en berçant Gabriel :

— Dors vite, mon petit cœur, au bercement de ta sœur ; dors vite, mon petit enfant, au chant de ta petite maman."

Qui pourrait dire depuis combien de temps la bonne petite Aliette chante et berce Gabriel ? Il n'y a pas d'horloge dans le pauvre logis ; mais, dans l'entre-bâillement de la porte, on voit la route, la haie et la campagne déjà toutes noires.

Voici que dans la nuit silencieuse, d'abord lointain, le trot d'un cheval se rapproche, puis s'arrête brusquement, et un homme, recouvert d'une longue pèlerine brune, le feutre rabattu sur les yeux, franchit le seuil et dit d'une voix grave que trouble un peu d'émotion :

— J'ai entendu chanter, et je suis entré... parce que la lanterne de ma carriole vient de s'éteindre. Je crains une contravention si je rencontre les gendarmes. Pouvez-vous me donner des allumettes, petite chanteuse ?

— Je ne suis pas chez moi, répond Aliette d'une voix encore plus émue que l'étranger. Je ne suis que l'amie du petit Gabriel, mais je viens souvent ranger le logis de mes voisins. Vous trouverez, je crois, les allumettes sur le rebord de la fenêtre.

L'homme à la pèlerine va lentement vers la fenêtre, et, tout en tâtonnant le rebord, il dit de nouveau :

— Combien vous avez soin des enfants, petite voisine, et combien les chansons sont jolies dans votre voix si douce !

Aliette lui réplique :

— C'est que j'aime beaucoup les enfants et les chansons.

— Cependant, toutes les filles de votre âge sont à la fête ce soir.

— Je n'ai ni la mine enjôleuse, ni l'oeillade taquine, ni la langue babillarde qui attirent les garçons. Ils ne m'invitent jamais. J'ai froid et je m'ennuie de demeurer sur le banc toute seule à ne rien faire. C'est pourquoi je me suis arrêtée ici sans aucun regret de l'assemblée.

— Quand, à votre tour, vous aurez des enfants, petite voisine, vous ne serez guère embarrassée pour les élever et les tenir sages.

— Ah ! Monsieur, ce temps-là n'est pas venu et il ne viendra pas. Parce que je ne suis ni riche ni gaie, je n'aurai pas d'époux et je n'aurai pas d'enfant à moi... Qu'est-ce que ça fait d'ailleurs, puisque j'aime les enfants des autres ?

Il y a un grand silence où Aliette s'aperçoit que l'étranger ne cherche plus. Elle questionne :

— Ne trouvez-vous pas les allumettes, Monsieur ?

— Non, petite voisine ; il n'y a pas d'allumettes sur le rebord de la fenêtre.

— C'est qu'elles sont sur la planche, au-dessus de la cheminée. Voulez-vous que je vous les donne, Monsieur ?

— Non, non, petite voisine, bercez toujours l'enfant. S'il s'éveille et se met à pleurer, nous ne pourrons plus causer. Je découvrirai bien les allumettes tout seul. D'ailleurs, rien ne me presse : ma jument est patiente.

L'homme à la pèlerine va lentement à la cheminée et, tout en tâtonnant la planche, il redemande :

— Pourquoi n'êtes-vous pas gaie, petite voisine, pourquoi ?

— Parce que je suis orpheline, Monsieur. Je sais ce que c'est que de sangloter toute seule dans un berceau. C'est ce souvenir-là qui me fait entrer dans les maisons tristes et silencieuses, chaque fois que j'y entends un petit enfant qui pleure.

— Je ne suis pas gai non plus, dit l'étranger. S'il ne faisait pas si noir, vous auriez vu que je porte encore mon deuil, quoiqu'il soit achevé. Plus qu'aucune autre, ma demeure est triste et silencieuse. J'ai un petit garçon, Johic, un orphelin aussi, car je suis veuf. Mes affaires m'appellent bien souvent au dehors et, sans que personne s'occupe de l'endormir, il doit pleurer tout seul dans son berceau. Quand vous passerez devant ma porte, petite voisine, entrez pour lui chanter ces chansons si jolies dans votre voix si douce ! J'essaye bien quelquefois, mais je ne sais ni les mots qui consolent ni les chants qui endorment les peines.

— Il n'y a que les femmes qui savent, dit Aliette. Toutefois, si vous voulez que j'entre bercer votre petit, il faut me dire quelle est votre demeure.

— C'est, au tournant de la route, une grande maison blanche, près du calvaire.

— Oh ! je sais !... Je passe devant chaque jour. C'est une belle maison, la maison du notaire. Seriez-vous le notaire, M. Fernand ?

— Oui, je suis le notaire.

— Au trot de votre cheval, je m'en étais doutée ; seulement, dans le noir, je n'étais pas certaine de vous avoir reconnu.

— Oh ! moi, petite Aliette, même dans le noir, je vous avais reconnue rien qu'à votre voix si douce ! Quand viendrez-vous ?